

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social assurant à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque.

N° 123
Octobre 2020

le libertaire

revue de synthèse anarchiste

Créé par Joseph Déjacque en 1858 aux U.S.A. (En Français), repris par Sébastien Faure en 1895.
Actuellement publié par le groupe Jules Durand et des individuels anarchistes.

Ecrasons l'infâme !

La barbarie du terrorisme islamique a encore frappé et au cœur de ce qui fut jadis le creuset des valeurs de la France, à savoir la liberté, la fraternité et la laïcité. Un professeur d'Histoire-Géo, sauvagement assassiné pour avoir fait son travail de manière exemplaire en essayant d'apporter à ses élèves culture, connaissance, esprit critique etc. Je ne m'étalerais pas sur les faits, ni les raisons, ni les fautes qui ont amené ce tragique moment, qu'on ne peut décemment pas qualifier de fait-divers. Non, j'ai plutôt l'intention de parler de ce que je pense doit être la position de tout libertaire digne de ce nom quant au combat contre cet Islam radical. Et en profiter pour pousser un coup de gueule contre les thuriféraires de l'« Islamophobie » qu'on voit resurgir avec leurs arguments fallacieux, leurs comportements lamentables qui objectivement et sans qu'ils ne puissent le concevoir font le jeu et des Fachos et des Islamistes radicaux. Le plus désarmant est que ce concept fumeux a gagné des « libertaires », si tant est qu'on puisse encore les qualifier comme tel. Non contents de relativiser le danger de l'Islam radical, leur marotte est de considérer que seul l'Islam est visé, quand on ne nous parle pas de Pogrom, de Nuit de Cristal. On y reviendra ainsi que sur leur propension à qualifier tous ceux qui n'abondent pas dans leur sens de « fascistes » ou de « racistes » faisant le jeu de la Marine.

Je ne suis pas un passionné des citations (encore que...) et il peut paraître facile de se retrancher derrière nos « glorieux aînés ». Il n'en reste pas moins que la base, à mon humble avis, de l'anarchisme reste cette maxime « Ni dieu, ni maître ». Un copain voudrait rajouter « morts aux cons » mais comme le disait Charlie (pas Hebdo mais « Mon Général ») : « Vaste programme ». Deux citations de Bakounine me semblent néanmoins appropriées dans ce combat contre le radicalisme religieux et pour l'instruction de nos chères têtes blondes. « L'existence de Dieu implique l'abdication de la raison et de la justice humaine, elle est la négation de l'humaine liberté et aboutit nécessairement à un esclavage non seulement théorique mais pratique. » Il me semble que c'est on ne peut plus clair et que par conséquent toutes les religions et tous les religieux, à partir du moment où ils cherchent à imposer leurs vues, leurs croyances, leurs modes de vie

doivent être combattus. Je dis bien toutes les religions, l'Islam pas plus mais non plus pas moins que les autres.

Entendons- nous bien, ce n'est pas le croyant qu'il faut combattre. La laïcité, c'est la possibilité pour chacun et chacune de croire ou de ne pas croire sans qu'on ne puisse les discriminer. Ça vaut donc pour le croyant musulman tout comme pour l'athée indécrottable que je suis...

« Le but final de l'éducation ne devant être que celui de former des hommes libres et pleins de respect et d'amour pour la liberté d'autrui. » Toujours Bakounine. Là aussi, il me semble que c'est on ne peut plus clair et une parfaite définition de la façon d'enseigner de ce malheureux professeur assassiné.



Venons-en à ce concept fumeux de l'Islamophobie. Grosso modo, toute critique de l'Islam s'apparente pour ses thuriféraires à du racisme. Et bien non ! On ne doit

pas confondre. D'un côté la critique de pratiques religieuses, de l'autre le racisme anti-musulman visant les personnes de culture, de religion voire tout simplement d'origine supposée « musulmane ». Les dangers de cet amalgame qu'on nous sort à toutes les sauces sont grands. Passons sur le fait que certains nous expliquent qu'on ne vise que l'Islam. A en entendre certains, notamment à gauche et plus particulièrement chez les insoumis ou le Npa, la France traite les musulmans comme les nazis traitaient les juifs. D'autres semblent vouloir souligner qu'on ne vise que les musulmans. Non il s'agit bien de l'Islam radical et son corollaire le terrorisme. La mise au pas des bigots cathos n'a pas été une partie de plaisir et il faut d'ailleurs rester en effet vigilant, notamment si on pense aux pratiques des évangélistes qui visent eux également, tout comme l'Islam politique, à régenter la vie de leurs « fidèles ».

Nos amis traqueurs d'islamophobie feraient bien de lire le livre posthume du regretté Charb : « lettre ouverte aux escrocs de l'islamophobie qui font le jeu des racistes ». La plupart ne le liront pas, puisqu'ils considèrent Charlie comme un journal raciste, voire comme j'ai pu le lire parfois un « torchon fasciste ». Non ils préfèrent essayer de faire interdire la lecture de ce livre dans une représentation théâtrale et font la traque aux prétendus islamophobes. Toute critique des pratiques rigoristes de l'Islam devient par conséquent au mieux de l'« athéisme ciblé », et bien entendu la grande spécialité de ces nouveaux staliniens le qualificatif de « fasciste ». Je les renvoie d'ailleurs à leurs études historiques afin qu'ils puissent en effet comprendre comment Staline et ses affidés ont pratiqué la « Reductio ad Hitlerum » pour disqualifier leurs adversaires. A moins qu'ils ne le sachent pertinemment, à moins qu'ils ne soient gangrenés par une forme d'entrisme des islamistes radicaux. Le risque majeur, c'est de rejeter vers la droite extrême, voire l'extrême droite des gens traditionnellement de gauche, à force de les écoéurer ou de les qualifier de racistes petits blancs, de fachos etc etc.

Venons-en enfin aux raisons de ce glissement dangereux de la défense de la laïcité à des formes de complaisance au mieux de complicité au pire. Je ne m'étalerai pas sur le cas du Npa, on ne va pas tirer sur une ambulance... Concernant La France Insoumise, le glissement semble tenir à la fois à un calcul électoral et à l'entrisme de militants spécialistes de la « cancel culture », du racisme voire de l'indigénismeLa sortie de Mélenchon sur la communauté Tchétchène est à ce sujet lamentable et qui plus est d'un abject racisme ...Mais bon les Tchétchènes ne sont pas une force électorale intéressante pour LFI... N'oublions pas que certains écolos flirtent eux aussi joyeusement avec la ligne jaune. Entre photos d'élus avec des jeunes filles voilées (Et pour le coup c'est leur statut d'élus qui pose question, pas le voile) laïcité pour le coup à géométrie variable à Lyon (pas de participation à une

cérémonie catho au nom de la laïcité , très bien , mais pose de la première pierre d'une mosquée peu de temps après...). Là encore, quelles sont les raisons de cette proximité voire de ces complaisances ? Électoratisme, paix sociale qu'on achète, sans oublier que les verts ne sont pas non plus à l'abri des mêmes entrismes que LFI.

Mais que des prétendus « libertaires » s'emparent de ce concept d'Islamophobie, j'avoue rester perplexe. Encore que certaines réactions rencontrées sur les réseaux sociaux semblent là aussi indiquer des pratiques staliniennes...Nombre de militants de longue date se font également traiter de racistes, de fascistes, de gourous... J'ai même lu de « vieux anars saucisson pinard qui heureusement vont bientôt débarrasser le plancher ». Qu'en penser si ce n'est que ces abrutis semblent ne vouloir qu'une chose avec leurs pratiques de stals, disqualifier là encore ceux qui ne pensent pas comme eux et quelque part avoir la mainmise pour ne pas dire le pouvoir dans « les milieux libertaires ». Là encore, on peut également se poser la question de différentes formes d'entrisme ...Certains sont peut être également de bonne foi si je puis dire ainsi auquel cas je les invite à remettre en question ce concept et de prendre conscience que la traque des islamophobes « réels ou prétendus » est un piège terrible. Où à tout le moins de débattre dans le respect de la diversité de la pensée libertaire. Quant aux autres, je ne les considère pas comme d'authentiques libertaires et ne leur reconnait plus le qualificatif de camarades, encore moins de compagnons.

Ni dieu (sans majuscule !), ni maître

Charles Bruno (L.H.)





Quand l'espoir se "mélodrame"



Nous l'avons tous à l'oreille, cette harmonieuse mélodie qui nous entraîne, nous porte. Cette partition, quelle qu'elle soit, capable de nous apaiser, nous faire tanguer de gauche à droite ou encore d'avant en arrière. Celle qui s'empare de nous, nous laisse muet, pour ne plus que seulement nous laisser profiter, en attendant la prochaine note. Qu'il s'agisse d'un do ou d'un la, on sait d'avance où l'on va, d'ores-et-déjà satisfaits de la suite. Bref, les couplets habillent les refrains pour ne plus former qu'une entité des plus esthétiques et cohérentes.

Mais le cerveau reste exigeant : à la moindre intempérie dans la continuité symphonique, au moindre écueil, et celui-ci se réempare de lui-même, laissant la jouissance de l'écoute à d'autres. Entre l'harmonie et la cacophonie, la frontière est poreuse, ou du moins très mince. Et dans le second cas de figure, inutile d'attendre de la substance grise une quelconque persévérance à l'endroit de l'écoute...elle s'en est déjà allée. Elle n'apprécie guère la cacophonie.

Alors on comprend soudainement mieux la scène prolongée à laquelle on assiste depuis maintenant plusieurs semaines dans les rues et plus généralement dans chaque espace ou lieu public traversé. Une métaphore filée d'ordre cacophonique mettant en scène non plus des individus visibles, mais une somme de quasi cous-de-jattes auto-sacrifiés dont les identités physiques deviennent de prime abord aussi mystérieuses que leurs anthroponymes respectifs. Mais de quelle cacophonie s'agit-il alors ? Celle d'individus résignés à sentir la continuité harmonieuse, à priver leurs yeux et leur substance de la juste perception des choses, au profit d'un ensemble tout à fait vague et oppressant dénué de sens, aboutissant maintenant à l'anéantissement de toute volonté.

Rembobinons la cassette : après avoir suivi l'appât, l'arrivée progressive mais toujours plus menaçante du virus envahisseur. Après avoir été confiné deux mois durant. Après avoir entendu les déclarations et contre-déclarations de représentants que l'on qualifiera de « perdus » avec un peu de complaisance, d' « incompetents » avec plus de dureté peut-être. Après avoir assisté aux quolibets à l'encontre d'un éminent professeur que l'on ne cite plus en ce mois d'octobre 2020. Après avoir encaissé les indénombrables et tapageuses joutes verbales des divers scientifiques intervenus publiquement. Après.... Après tout cela, que reste-t-il ? Au-delà de l'anaphore illustratrice du macabre constat, il me semble qu'il ne reste guère qu'une société flétrie et apathique d'individus dorénavant prêts à courber l'échine. Certes, ne nous arrêtons pas à cela. Car certaines têtes restent dressées. C'est sur ces épaules solides que l'espoir repose toujours. Mais empi-

riquement, une société constituée d'individus avançant spontanément et aveuglément dans un sens identique et prédéfini ne laisse jamais rien augurer de bon. Quand la foule, d'une part constituée et d'autre part éduquée, est lancée, c'est qu'une leçon s'est distillée collectivement. Les médiateurs de cette distillation, on ne les citera pas davantage. Ce sont bien souvent les mêmes. Le procédé n'est pas neuf. Il suffit de se tourner vers le passé proche du XXème siècle, puis de s'attarder sur un certain E. Bernays pour comprendre le genre de mécanisme évoqué. Ce dernier, par ailleurs neveu du célèbre S. Freud, a concrètement mis en pratique la manipulation des foules dans une optique consumériste à l'époque. Cela n'est pas un hasard si certains le désignent comme père de la propagande. Il en avait en tout cas saisi les ressorts. Avec le recul de la seconde moitié du XXème, on peut dire que ses théories s'avéraient exactes. Leur exécution fut une réussite.

Dressons alors un bilan succinct de la situation à ce jour. Le masque, après avoir été annoncé comme foncièrement inutile en tant que barrière vis-à-vis de la contamination inter-individuelle, est maintenant devenu tout l'inverse. Au bout du compte, le voici rendu obligatoire de manière quasi généralisée dans toute la France. A quelques exceptions près. En effet, au Havre par exemple, la promenade de la plage nécessite l'usage du masque. En revanche, aussitôt la partie « galets » franchie, celui-ci n'est plus nécessaire. Les fameuses barrières invisibles. En terrasse assis, inutile. En terrasse debout, nécessaire. Dans la rue, seul, la nuit à 1h00 du matin, nécessaire... Cela se passe de commentaires. Les responsables politiques et leurs médiateurs aiment à nous rappeler cette même nécessité du port du masque. On en oublierait presque ou complètement la transmission par le contact direct ou indirect. « Allez consommer ! Tant que le masque est sur votre nez, tout le monde est protégé ! ». Un type de slogan plutôt conforme aux prescriptions quotidiennes et assourdissantes qui nous sont offertes. Que dire de ces publicités affreuses de culpabilité et de violence confectonnées par l'Etat, cette institution qui perçoit l'argent public, ne l'oublions pas. Ne perdons jamais de vue que chaque discours, chaque clip, chaque instrument de communication quel qu'il soit, ne se contente pas d'un message brut. Se cache toujours en arrière-fond une portée, quelque chose de plus insidieux qui résonne en nous, faisant émerger une perception bien voulue de la réalité qui nous est offerte. A propos de cette même publicité que l'on a presque maintenant tous vue, imaginons un instant une toute autre dernière scène : la grand-mère de cette heureuse famille se faisant réveiller le lendemain matin de son anniversaire au beau milieu de sa chambre lumineuse par le chant des oiseaux du jardin. Devant elle, une photo de la veille, d'elle et de ses enfants et petits-enfants.

Cette grand-mère-là est en pleine forme, heureuse de sa soirée et de ce partage familial. Tout cela pour mettre le doigt sur l'orientation souhaitée d'une publicité a priori neutre...mais qui se révèle tout sauf neutre ! Dans un contexte de destruction du tissu familial institué depuis quelques décennies, Bernays apprécierait la manœuvre. Peut-être aurait-il agi un poil plus subtilement. D'un sens, peu importe tant que l'objectif est atteint.

Enfin, je vois dans l'ensemble de cette amère constatation une analyse peu rassurante. Un individu ou a fortiori une population, ne réagit pas de façon égale à des stimuli différents. On se souvient, très proche de nous, de l'étincelle de la hausse de la taxe sur le carburant, qui avait abouti à la grande vague jaune, fin 2018. En effet, cette mesure, directement palpable par le contribuable, ne pouvait qu'amener, si j'ose dire, a minima à une opposition, au pire, à une profonde révolte. Le caractère palpable d'une mesure modifie du tout au tout les réactions individuelles et populaires. On ne bluffe pas un individu soucieux de ce qu'il possède directement et à portée de main.

A contrario, il est de certains pans de nos vies que l'on palpe avec moins de facilité. Quand les attentats du 11 Septembre 2001 frappent de plein fouet le peuple américain, on comprend qu'il n'est guère difficile pour un gouvernant d'aller sur le terrain de la réévaluation du budget consacré au militaire, de même éventuellement que sur celui de la signature de contrats d'armement avec des alliés étrangers. Le peuple perd dans ces domaines toute habileté évaluatrice et perd de ce fait toute propension à s'insurger au besoin. L'entité militaire s'en trouve alors immunisée. Elle l'est d'autant plus qu'elle apparaît alors comme la garante d'une société sécuritaire dans un contexte de menace. C'est la question du principe qui est ici soulevée : quel degré de liberté un peuple est-il prêt à sacrifier pour davantage de sécurité ?

Vous percevez déjà la suite logique du raisonnement. Ce principe s'applique de la même manière à l'endroit de l'entité sanitaire. En outre, la question sanitaire ne s'arrête pas à l'unique principe. Il est doué d'une force ultime qu'est celle de la vie, de la survie. C'est aussi précisément un champ dans lequel le commun des mortels n'est pas qualifié. Il est alors évident pour les pouvoirs publics

d'orienter les comportements selon son bon vouloir. En face, la population sera au garde-à-vous, souvent prête à tout, face à la peur, pour s'assurer la survie. Cette force ultime est dotée de ce don qui consiste à effacer purement et simplement la question du principe sécurité/liberté des consciences. Voilà notamment pourquoi une partie importante du peuple se détache de sa liberté.

Il est toujours plus agréable de conclure sur une note positive. Mais quand la cacophonie s'emballe, elle nous emporte avec. Je conclurai alors par l'expression d'une crainte, celle de l'irréversibilité. A l'instar de la proclamation de l'état d'urgence il y a de cela cinq ans, il est à craindre que le pas effectué en avant dans le sens de l'obéissance sanitaire ne puisse se faire, à l'avenir, vers l'arrière, pour revenir à une forme de vie qu'on qualifierait aujourd'hui de « normale ».

Concernant l'état d'urgence, certes celui-ci fut abrogé en 2017, mais laissant parallèlement place au renforcement de lois sécuritaires. Il est à craindre qu'il en soit de même, d'une façon assez similaire, au sujet des comportements sanitaires. Je parle ici de comportements et non de règles, car si une quelconque imposition n'est pas promulguée institutionnellement parlant, encore que, j'ai parallèlement conscience de l'hystérie délivrée quotidiennement depuis maintenant plus de dix mois et de ses effets dévastateurs sur les mentalités des générations impactées. Cette idée de servitude volontaire est par ailleurs bien plus angoissante que celle de l'imposition. Souhaitons seulement pouvoir nous en affranchir au plus vite.

Léo (L.H.)



La moralité athée est un facteur d'évolution, une tentative permanente de perfection historique



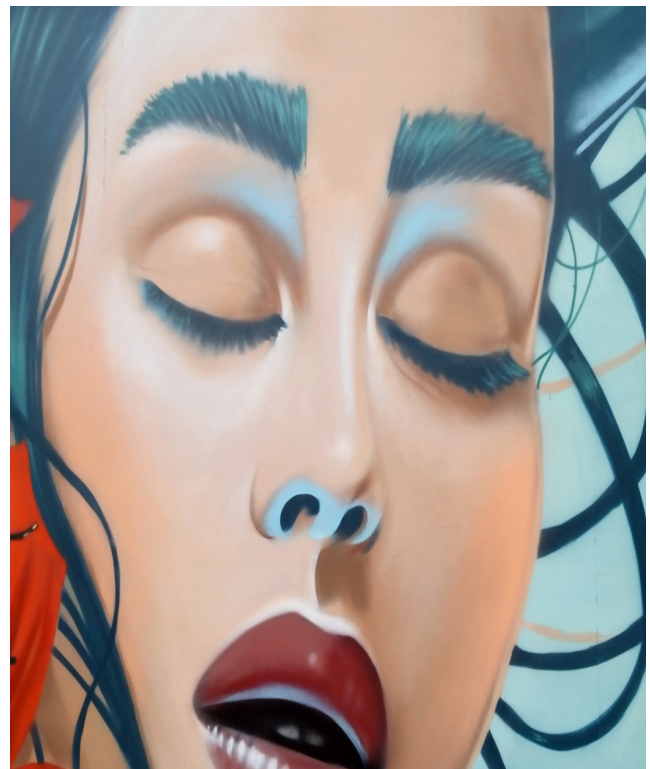
En France, avant 1905 mais plutôt avant 1968 dans les faits, la religion était considérée comme un processus presque naturel dans la pensée humaine. De nombreux auteurs ont mentionné Dieu et l'Etat de Bakounine, l'Imposture religieuse de Sébastien Faure ou le passage de Marx dans lequel il parle de la religion comme de la consolation des opprimés, «l'opium du peuple». Ce

dernier est un texte très cité, mais peut-être pas suffisamment compris: ce sont les maux du monde terrestre qui poussent les gens à chercher du réconfort dans les croyances métaphysiques. Cependant, bien que l'on puisse dire que le manque de certitude, les peurs et les angoisses font partie de la condition humaine, cette fonction réconfortante exercée par la religion est très diffé-

rente du désir de connaître le monde de la connaissance scientifique. On peut utiliser comme antidote, devant les grandes vérités et idées immuables présentes dans les religions, une forme extrême de pensée critique, le désir permanent de se poser des questions pour améliorer tout environnement humain. La religion est revenue avec une force inhabituelle déjà à la fin du 20^e siècle, mais surtout au début du 21^e, avec l'évangélisme mais surtout au travers de la religion musulmane qui entend régir la vie de chaque individu et plus encore de l'islamo-fascisme qui entend prendre le pouvoir de manière totalitaire. Le débat sur l'athéisme est donc revenu à l'ordre du jour et est plus important que jamais pour une société laïque en pleine liberté de conscience. Pour les athées, la question n'est pas de savoir quelle religion est la vraie, puisque nous ne sommes pas croyants mais nous devons déplacer le débat pour vérifier si la religion est nuisible ou non. Pour les libertaires que nous sommes, la religion est nuisible pour la liberté, notamment, mais qu'en est-il pour les croyants ?

La crainte de certains philosophes athées, comme André Comte-Sponville, de renoncer aux valeurs fondées sur la religion, que l'on peut voir refléter dans la célèbre phrase attribuée à Dostoïevski «Si Dieu n'existe pas, tout est permis», s'avère-t-elle, non seulement discutable mais fallacieuse. Savater a rappelé que cette maxime récurrente non seulement ne démontre la véracité d'aucune croyance, mais confirme plutôt une urgence qui devrait nous inviter à douter. On peut dire avec rigueur que c'est la libre pensée, le renoncement à l'influence religieuse, en proie à des idées fixes et des croyances surnaturelles, qui a signifié de plus grandes possibilités d'éthique, pour l'amélioration de la vie sociale et individuelle. En tout cas, c'est plus sûr pour l'athée de considérer que ce qui n'existe pas ne peut pas mourir; une morale artificiellement légitimée dans le religieux peut parfaitement, non seulement survivre sans ce soutien, mais aussi valider son adaptation au bien-être de l'humanité et aider à l'évolution et au développement. Souvenons-nous de la vision d'un autre auteur contemporain, comme John Leslie Mackie, lorsqu'il affirme que la vision religieuse subordonne toujours les matières morales, et les matières humaines en général, à des questions plus transcendantes; dans le christianisme, c'est le cas de l'acceptation de la condition pécheresse de l'être humain pour accepter plus tard son salut. Dans la religion musulmane, de nombreux qualificatifs attribués à Dieu se réfèrent à des fonctions perceptives et sensorielles ou à des qualités morales qui recèlent une dimension anthropomorphe irréductible, difficilement compatible avec l'affirmation de sa transcendance absolue. Mais n'oublions pas que l'autorité, le pouvoir et la religion ont précédé le capitalisme. À l'époque néolithique, l'organisation sociale est très hiérarchisée et inégalitaire. Il nous manque encore la symbolique de l'entrée des tumulus par exemple. Par contre, ce qui est indéniable, c'est que le pouvoir religieux a toujours été du côté du manche.

En essayant d'éviter le manichéisme, et en acceptant que l'absence de croyances ne soit a priori garant de rien, il faut toujours se souvenir de l'ambiguïté de la morale promue par la religion et, contre elle, l'existence d'une tradition humaniste, soucieuse des problèmes sociaux, défenseur de l'honnêteté et de la tolérance intellectuelles, ainsi que promoteur de la recherche libre. D'un point de vue naturaliste, la morale et les affaires humaines en général, avec ses concessions et ajustements, peuvent être mieux comprises. Le fondamentalisme est sans aucun doute le dernier départ de la pensée religieuse, il mettra donc en garde avec intérêt sur le danger nihiliste que suppose l'athéisme; cependant, ce qui meurt sont d'anciennes valeurs, tandis que de nouvelles et peut-être plus fortes peuvent germer. De ce point de vue, on peut être d'accord avec un autre philosophe athée, Michel Onfray, lorsqu'il considère que c'est l'athéisme qui peut résoudre le nihilisme en devenant le garant de ces valeurs innovées. Il faut éviter la simplification, dans laquelle il est inévitable de tomber quand on considère que l'on est porteur de raison absolue, et être si souvent prudent avec les diverses voies qu'empruntent la connaissance et la croyance, car la pensée religieuse persiste même chez les rationalistes. Il est également possible de partager les idées d'Onfray en affirmant la nécessité de donner à la raison un large horizon et lorsqu'il affirme que chaque être humain doit atteindre un stade de maturité et être conscient de ses capacités intellectuelles, critiques et politiques. C'est quelque chose qui était déjà dans l'œuvre de Kant, mais Michel Onfray critique le philosophe allemand pour la protection qu'il finit par assurer au monde religieux, le mettant finalement à l'abri de la raison malgré la radicalisation de certaines positions au XIX^e siècle, il considère qu'au XX^e siècle cette séparation pernicieuse entre raison et foi finirait par se consolider.



Dans tous les cas, en passant en revue la riche constellation d'auteurs athées qui prolifèrent ces derniers temps, il n'y a pas d'opinions uniques ou immuables, ce qui est logique et extrêmement sain pour la pensée. Il y a ceux qui montrent leur fidélité à certaines valeurs religieuses malgré leur non-croyance et, à l'autre extrême, il y a ceux qui considèrent la pensée religieuse comme une grande distorsion historique de la raison et de la morale. Il est sûrement possible de sympathiser davantage avec ceux qui observent la moralité athée comme une évolution, une tentative permanente de perfection historique, soutenue dans une certaine mesure par des croyances déjà dépassées. Peut-être que les valeurs religieuses ont dévié, mais une conception absolue du bien et du mal semble imprégner notre héritage culturel et finit par justifier le pouvoir de certains êtres humains sur d'autres. Cette critique est, nous le supposons, controversée, car nous avançons les accusations sur la légitimation d'une éventuelle morale arbitraire et relativiste; le vrai point est que les principes moraux semblent être mieux défendus, non pas de l'absolutisme et de la transcendance, mais d'une perspective pleinement humaine. On peut voir l'histoire comme une tension permanente entre la foi et la raison, selon laquelle certaines personnes avaient assez de caractère et de cou-

rage pour affirmer leurs convictions personnelles, sur le plan moral ou scientifique, toujours confrontées au religieux institué.

Peut-être ne devrait-on pas nécessairement parler de distorsion historique ou de fraude dans la naissance des religions, car affirmer une telle chose dépasse la capacité humaine. Ce qui est plausible, c'est que si la pensée religieuse a pu agir comme moteur historique à un moment donné, la désacralisation amorcée dans la modernité est également nécessaire au progrès. La confiance dans les valeurs éclairées et le progrès, si critiquée par ceux qui considèrent la modernité comme dépassée, ne peut pas nous faire tomber dans une nouvelle foi aveugle. Ainsi, l'athéisme peut et doit s'insérer dans des valeurs anti-autoritaires qui critiquent le pouvoir politique et économique. C'est une évidence intellectuelle de se rappeler que les valeurs liées à la religion finissent tôt ou tard par devenir obsolètes; il en va de même pour ceux associés à d'autres concepts qui contraignent la pensée, comme le nationalisme ou le patriotisme. On ne peut s'empêcher, encore une fois, de rappeler un auteur aussi brillant que Bertrand Russell lorsqu'il a rappelé que les dangers pour la libre pensée ne se limitaient pas au monde religieux.



Barbara Lefebvre: La Réaction En Marche



Dans son article « Effondrement de l'école et conditions de sa reconstruction » paru dans la revue « Souverainisme » N°1, été 2020, Barbara Lefebvre énonce plusieurs inexactitudes, ment par omission pour les besoins de sa cause et nous propose une école réactionnaire comme projet « alternatif » à l'école actuelle. Cette enseignante, en début d'article, détourne Charles Péguy de 1913 : « Nous avons connu un peuple que l'on ne reverra jamais » en « Nous avons connu une école que l'on ne reverra jamais ». Le Péguy de 1913 a évolué vers un « c'était mieux avant » rejetant ainsi le modernisme considérant que toutes « les antiques vertus » s'étaient altérées. Il nous sera permis de dire que le Péguy de cette époque, catholique fervent et nationaliste, n'est pas notre modèle. Péguy, selon l'auteur de l'article, aurait connu une « école de la République émancipatrice et intellectuellement exigeante à la fin du XIXème siècle ». De quelle émancipation nous parle cette enseignante ? Celle des bataillons scolaires de 1882 ? Celle de l'expansion coloniale française ? Ou celle où Jules Ferry et Ferdinand Buisson seront accusés de faire baisser le niveau d'orthographe des Français. Déjà ! Car depuis Platon, le niveau de l'enseignement baisse, c'est bien connu.

A aucun moment, Madame Lefebvre ne parle du rôle de l'école dans le tri social et la sélection que joue cette dernière au détriment des enfants d'ouvriers. Qu'il nous soit permis de citer Proudhon, si cher à Michel Onfray. Une partie de ce qui est écrit ci-dessous est tiré du livre « Li-

bertaires et Education » (Editions L'Harmattan – 2016) :

[Proudhon, lui, envisage le travail comme un mode d'éducation : « Le travail, réunissant l'analyse et la synthèse en une action continue, le travail...résumant la réalité et l'idée, se présente comme mode universel d'enseignement ». Il considère que l'instruction de l'homme doit être constamment combinée et conçue pour qu'elle dure à peu près toute la vie et veut refonder le système éducatif pour davantage d'égalité sociale.

Proudhon établit une philosophie du travail qui sert d'étayage à ses conceptions pédagogiques. Il réhabilite le travail manuel en essayant de le combiner aux activités intellectuelles. Proudhon se fait ainsi le chantre de l'éducation polytechnique : « (...) de tous les systèmes d'éducation, le plus absurde est celui qui sépare l'intelligence de l'activité et scinde l'homme en deux entités impossibles, un abstracteur et un automate... Si l'éducation était avant tout expérimentale et pratique, ne réservant les discours que pour expliquer, résumer et coordonner le travail, si l'on permettait d'apprendre par les yeux et les mains à qui ne pourrait apprendre par les yeux et la mémoire, bientôt l'on verrait se multiplier les capacités » .

Cette école procède d'un apprentissage polytechnique donné à tout le monde et de l'accession à tous de tous les grades. La pratique des exercices industriels permet

aux élèves de mieux comprendre et assimiler les connaissances scientifiques.

Proudhon entrevoit de faire appel aux associations ouvrières et de les mettre en rapport avec le système d'instruction publique. L'émancipation des travailleurs n'est jamais bien loin de ses préoccupations. D'ailleurs, il analyse la séparation de l'instruction et de l'apprentissage comme le meilleur moyen pour les classes possédantes de faire perdurer la reproduction sociale : « Séparer, comme on le fait aujourd'hui, l'enseignement de l'apprentissage, et ce qui est plus détestable encore, distinguer l'éducation professionnelle de l'exercice réel, utile, sérieux, quotidien, de la profession, c'est reproduire, sous une autre forme, la séparation des pouvoirs et la distinction des classes, les deux instruments les plus énergiques de la tyrannie gouvernementale et de la subalternisation des travailleurs. Que les prolétaires y songent ! »

Pour étayer ses propos, il prend comme exemple les grandes écoles : « Si l'école du commerce est autre chose que le magasin, le bureau, le comptoir, elle ne servira pas à faire des commerçants, mais des barons du commerce, des aristocrates. Si l'école de marine est autre chose que le service effectif à bord, en comprenant dans ce service celui même de mousse, l'école de marine ne sera qu'un moyen de distinguer deux classes dans la marine : la classe des matelots et la classe des officiers. » En d'autres termes, l'école trie et sélectionne au détriment des enfants d'ouvriers : « Nos écoles, quand elles ne sont pas des établissements de luxe ou des prétextes à sinécures, sont les séminaires de l'aristocratie. Ce n'est pas pour le peuple qu'ont été fondées les écoles Polytechnique, Normale, de Saint-Cyr, de Droit, etc. ; c'est pour entretenir, fortifier, augmenter la distinction des classes, pour consommer et rendre irrévocable la scission entre la bourgeoisie et le prolétariat. »

Proudhon fustige cette hiérarchie scolaire : « Dans une démocratie réelle, où chacun doit avoir sous la main, à domicile, le haut et le bas enseignement, cette hiérarchie scolaire ne saurait s'admettre. » Il est à noter par ailleurs que Proudhon transpose dans ses conceptions théoriques le schéma des loges maçonniques. Après l'atelier-école, l'ouvrier se voit attribuer les grades d'apprenti, de compagnon et de maître. C'est aussi un partisan de la formation continue tout au long de la vie : « En premier lieu, l'instruction de l'homme doit être, comme autrefois le progrès dans la piété, tellement conçue et combinée qu'elle dure à peu près toute la vie. Cela est vrai de tous les sujets, et des classes ouvrières encore plus que des savants de profession. Le progrès dans l'instruction, comme le progrès dans la vertu, est de toutes les conditions et de tous les âges : c'est la première garantie de notre dignité et de notre félicité. »

Proudhon entrevoit de même l'art comme une compé-

tence du citoyen : « Dix mille élèves qui ont appris à dessiner comptent plus pour le progrès de l'art que la production d'un chef d'œuvre. » Il a écrit de nombreux livres, une œuvre-fleuve, et, en parallèle, a alimenté entre autres les courants fédéralistes, mutualistes.

Il est considéré comme l'un des fondateurs de la sociologie. S'il est davantage connu pour ses écrits concernant la propriété, les critiques des systèmes capitalistes ou du communisme dogmatique, il n'en a pas pour autant délaissé les problèmes d'éducation qu'il jugeait primordiaux : « Toute éducation a pour but de produire l'homme et le citoyen, d'après une image en miniature de la société, par le développement méthodique des facultés physiques, intellectuelles et morales de l'enfant. En d'autres termes, l'éducation est la créatrice des mœurs dans le sujet humain... L'éducation est la fonction la plus importante de la société. »]

Proudhon indique clairement, et cela n'a pas changé aujourd'hui, que les grandes écoles permettent d'augmenter la distinction des classes. On aura beau nous parler d'ascenseur social, ce dernier n'existe globalement que pour les étages inférieurs. L'école de la Troisième République est une école qui va donner une instruction pour les besoins de la Révolution industrielle. Celle-ci nécessite une main d'œuvre plus qualifiée. Mais à aucun moment, l'école n'est envisagée comme outil d'émancipation pour obtenir l'égalité économique et sociale.

D'après Madame Lefebvre, l'ambition de l'école républicaine était articulée autour de deux axes : instruire l'individu et former un collectif national. Elle oublie de mentionner que son collectif national correspondait à : « A chacun sa place ». La Bourgeoisie et ses élites à la tête des affaires et des entreprises, les ouvriers à l'usine et les paysans aux champs car l'agriculture avait besoin de bras. Tant qu'à l'instruction de l'individu, hormis les pédagogues progressistes, nous avons plutôt affaire à une éducation grégaire.

Madame Lefebvre constate aujourd'hui que l'école n'instruit plus que les enfants des classes favorisées et ne produit plus une communauté nationale. C'est en partie vrai mais aucune analyse du rôle de l'Etat et de l'école n'est produite dans sa prose. Depuis Proudhon, rien n'a changé dans le fond, toutes choses étant égales par ailleurs. Indiquer comme solution à la crise de l'école qu'il faut revenir à l'articulation autour de trois disciplines scolaires : l'étude de la langue française et de sa littérature, l'histoire et la géographie, la philosophie, c'est le curé qui défend sa paroisse. Faire abstraction de l'esprit scientifique qui induit la rationalité contre tout dogme, de l'étude du numérique à l'heure des réseaux sociaux qui manipulent les informations, de la pratique sportive, des pratiques artistiques, des pratiques d'entraide au sein d'une classe...c'est pour faire court, tourner le dos au présent et à l'avenir. Qu'une

enseignante de formation littéraire défende son pré-carré, on peut le comprendre mais faire abstraction des autres disciplines, c'est un peu irresponsable quand on prétend instruire la jeunesse. De même, que l'enseignement du latin, langue morte aujourd'hui, sauf pour le Vatican, soit devenu obsolète, ce n'est pas une perte en soi. Celui qui écrit ces lignes a bénéficié d'un enseignement du latin dès la sixième (les fameuses sixièmes classiques au lycée). Je parle d'un temps que les moins de 20 ans ne peuvent pas connaître... Mes enfants, non latinistes, ne sont pas plus idiot que moi.

Là où le bât blesse, c'est que notre enseignante de référence arrive à un raccourci digne d'un mauvais résumé rédigé par un lycéen peu versé dans la rhétorique. L'école est devenue au tournant des années 1980, « une usine à fabriquer du consentement post-moderne qui aboutit à un recul de la participation citoyenne dans la vie politique ainsi que l'évolution de l'abstentionnisme électoral le démontre au fil des ans ». C'est donc la faute, non à Voltaire, mais à l'école si les gens s'abstiennent de plus en plus massivement. Et ce serait des experts, cette élite technocratique qui serait responsable de l'éloignement du peuple des affaires publiques. Les libertaires que nous sommes s'abstiennent depuis plus d'un siècle ou votaient auparavant « Louise Michel, Proudhon, Elisée Reclus... » quand le vote était encore en bulletin papier, comme de joyeux farceurs car il fallait que le scrutateur/assesseur lise le nom inscrit lors du dépouillement. Mais la plupart ne se déplaçaient pas pour la farce électorale. Cependant, partisans de la Res publica, la chose publique, nous étions et sommes toujours bien investis dans moult associations, collectifs ou syndicats. Car on peut s'intéresser aux affaires publiques sans participer à la mascarade électorale, biaisée depuis les origines du suffrage universel qui excluait d'ailleurs les femmes, cette moitié du corps électoral.

De nombreux gilets jaunes s'abstiennent de nos jours car ils ne croient plus du tout à la politique politicienne. Mélenchon et Le Pen n'ont pas capté leurs voix à grande échelle, par exemple. Le rôle des élites technocratiques n'est pas de couper le peuple des affaires publiques mais de sauvegarder leur pouvoir de domination et sa transmission. Ces « sachants » ne sont absolument pas contents des taux d'abstention faramineux car ils sentent que la caution démocratique du peuple s'érode. Un système bien huilé est un système avec un semblant de démocratie et les élites n'ont aucun intérêt à couper le peuple du processus électoral, au contraire.

Madame Lefebvre s'attaque de même à l'idéologie politique qui serait le poison de l'institution scolaire. Nous conseillons à cette personne les textes d'anthologie de Jean Jaurès sur le thème de l'éducation ainsi que ceux des anarchistes.

Dans la pensée des fondateurs de l'école laïque, celle-ci devait cimenter la cohésion de la nation en exaltant un civisme républicain et le sentiment national car l'idée de la Revanche vis-à-vis de l'Allemagne prévalait. Géographie, morale, histoire devaient contribuer à cette vision scolaire. Nous avons évoqué Proudhon, nous allons citer maintenant Jaurès : « Les enfants des ouvriers savent de bonne heure quelles sont les conditions d'existence, quel est l'état d'esprit, quels sont les soucis collectifs de la classe ouvrière. Un enfant, qui, pour venir à l'école, a quitté le foyer à demi éteint par le chômage ou par la grève, n'est déjà plus dans la vie un novice ; et si le maître, dans les conseils qu'il lui donne, dans la morale qu'il lui prêche, dans les émotions de vérité, d'art de poésie, qu'il lui communique, dans l'histoire qu'il lui enseigne, dans l'idée de la France qu'il lui retrace, a l'air d'ignorer le grand drame de la vie réelle, de la vie sociale qui projette sa dure lueur sur le front de l'enfant, celui-ci aura l'impression qu'on s'amuse un peu de lui, qu'on le promène encore dans le pays des fables, mais des fables où les hommes, au lieu d'être déguisés en animaux, sont déguisés en abstraction. (Jean Jaurès- REPPS-24/10/1909)

Jaurès opte pour une éducation en prise sur la réalité et non sur l'abstraction. De plus, il est soucieux de concilier patriotisme et internationalisme. Les libertaires, eux, veulent éviter tout embrigadement et instrumentalisation des enfants et se situent dans une perspective internationaliste. Socialistes et anarchistes savent que le développement du sentiment national aboutit à l'essor du nationalisme, vecteur de guerre. L'histoire leur a donné raison.

Mais passons à l'affirmation de Madame Lefebvre, pour laquelle le corps enseignant allait massivement adhérer au fil du XXème siècle à l'idéologie communiste.

C'est une parfaite méconnaissance du milieu enseignant dont elle fait preuve ici. De l'Ecole émancipée d'avant 1914 à la création de la FEN où celle-ci choisit l'autonomie en 1948 (Motion Bonissel-Valière), les enseignants dans l'ensemble sont anti-staliniens. Il faudra attendre 1992, pour que la FSU à majorité communiste devienne la première organisation syndicale enseignante. Madame Lefebvre se réfère au SNES, majoritaire dans le second degré, mais ignore les enseignants du premier degré qui votent plutôt socialistes dans l'ensemble et n'adhèrent nullement à l'idéologie communiste. Elle parle sans doute, sans jamais les nommer, des nombreux professeurs d'université acquis au Parti Communiste ou d'obédience trotskyste jusque dans les années 1990-2010. Le parti communiste en déliquescence n'attire plus les foules et si l'intersectionnalité se vend bien aujourd'hui dans certains cercles gauchistes, cette tendance reste à la marge et ne peut influencer sur le mastodonte Education Nationale. Pas de quoi désespérer Billancourt. Les maux de l'école sont à chercher ailleurs.

Si on évite les poncifs sur Mai 1968, Madame Lefebvre s'attaque cependant au « pédagogisme », responsable d'un nivellement par le bas, un affaiblissement de la culture générale etc... Et de dénoncer la « défiance à l'égard de l'histoire, une destruction de la géographie comme description des milieux naturels et de leur interaction avec les sociétés humaines pour devenir le missel de l'économie globalisée et de l'écologie bourgeoise... »

Et si le nivellement par le bas était une stratégie de l'Etat pour augmenter le temps passé à l'école et retarder tout simplement l'entrée des jeunes sur le marché de l'emploi ? Au mitan du XIXème siècle, de nombreux travailleurs étaient autodidactes et bons lecteurs. Les Bourses du Travail au début du XXème siècle montaient des bibliothèques. Des alternatives d'instruction existent donc. Mais défiance vis-à-vis de l'histoire ? Cette défiance n'est pas nouvelle, de nombreux instituteurs ont voulu enseigner une autre histoire, celle des petites gens. L'édition par exemple du livre « Nouvelle Histoire de France » publiée par un groupe de professeurs et d'instituteurs de la Fédération de l'Enseignement, en 1927, est significative : « Enfant, Etudie cette petite histoire de ton pays. Elle a été faite pour toi. Elle n'a pas oublié les paysans, les ouvriers d'autrefois qui ont peiné, qui ont souffert. Nous voudrions que leurs peines et leurs souffrances te fassent mieux aimer les paysans et les ouvriers, tous les travailleurs d'aujourd'hui. Sache bien que sans ces travailleurs les grands personnages de l'histoire n'auraient pu accomplir leur œuvre. C'est le travail qui est la base de tout dans la vie d'un pays. Aime l'histoire. Sois curieux du passé de ton village, de ta ville... »

Donc Louis XIV, un grand homme ? Oui mais le royaume était exsangue, la disette était cause de bien des décès et la France n'était qu'un vaste hôpital selon Fénelon. Napoléon, un autre grand homme ou un véritable boucher ? Et Mazarin, la fortune du siècle, ce cardinal, « homme de Dieu » qui volait l'Etat en toute impunité... Dans le livre précité, nous trouvons des textes où les Croisés assassinent par milliers les musulmans puis les femmes et enfants lors de la prise de Jérusalem. Les seigneurs français qui mutilent des paysans normands venus porter leurs doléances au château... C'est aussi l'histoire de France.

En ce qui concerne la géographie, nous nous référons à Elisée Reclus qui bien sûr décrit poétiquement les milieux naturels et leur interaction avec les sociétés humaines (L'Homme et la Terre) mais nous vivons au XXIème siècle et l'on ne peut se dispenser de la lutte contre le réchauffement climatique. Les pollutions qui rendent la consommation d'eau impropre à la consommation, les algues vertes qui prolifèrent en Bretagne... les usines classées Seveso qui explosent comme à Rouen, les déchets nucléaires que l'on va laisser en cadeau aux générations futures... tout cela n'est pas une vue de l'esprit mais une réalité et il va bien falloir changer la donne pour un autre futur plus

radieux et moins irradié.

Mais revenons au pédagogisme. C'est un terme péjoratif employé pour désigner et critiquer le travail d'enseignants qui utilisent des méthodes d'enseignement actives. Celles-ci ne sont pas nouvelles. Elles ont été mises en application par Paul Robin (1880-1894) par exemple à Cempuis. Pour lui, si l'étude théorique des livres est importante, il faut cependant partir des choses concrètes, des faits, de la pratique, de l'expérience ; captiver l'attention, éveiller la curiosité, développer l'esprit d'observation, de recherche et susciter les initiatives. Les leçons, les savoirs livresques ne doivent venir qu'ensuite... Célestin Freinet agira de même. Des milliers d'enseignants opteront pour cette pratique pédagogique et bien avant les années 1980. Avec des résultats scolaires satisfaisants.

Ce qui a changé aux alentours de 2000, c'est la philosophie de l'éducation. Avant cette date, les inspecteurs de l'Education Nationale recherchaient des directeurs d'école capables d'animer des équipes pédagogiques et d'impulser une pédagogie active. Actuellement, nous sommes entrés dans l'ère des inspecteurs qui recrutent des directeurs dociles et surtout loyaux vis-à-vis de l'institution. Des directeurs avec le doigt sur la couture. La marchandisation de l'Education en cours peut s'appuyer sur une hiérarchie qui attend les ordres. La manne du marché avec privatisation en marche aiguise les libéraux. La casse du service public d'éducation s'accélère comme à l'hôpital, la poste... Les parents les plus avertis contournent la carte scolaire ou inscrivent leur progéniture dans le privé ne laissant aux collèges publics qu'une population scolaire de plus en plus en difficulté. Le fait de concentrer les populations pauvres, immigrées dans des ghettos accélère le processus.

Si l'on veut changer radicalement l'école, il faut déconstruire les ghettos et assurer la mixité sociale. Revenir à l'étude des grands écrivains d'un autre siècle dans les conditions actuelles ne résoudra pas l'équation de l'échec scolaire. Réinventer des imaginaires collectifs, pourquoi pas, mais lesquels ? Ceux de la narration nationale vus par Pétain ? Ce sera sans nous ! D'ailleurs, les figures épiques et mythifiées comme Jeanne d'Arc, De Gaulle... peuvent être récupérées par n'importe quel courant de pensée. Il suffit de voir Marine Le Pen courir après ces personnages pour mieux coller à son programme et duper le peuple.

N'en déplaise à Barbara Lefebvre, j'ai lu de nombreux textes de Le Clézio, Pennac... à des enfants de CM1-CM2 qui écoutaient religieusement en classe. Ce qui ne m'empêchait pas d'étudier des passages de grands auteurs comme Flaubert, Hugo... avec ces mêmes enfants. Par ailleurs, Mme Lefebvre incrimine le niveau intellectuel des enseignants. C'est une erreur car le problème réside non dans le niveau de diplôme mais dans la formation professionnelle dispensée. Vaut-il mieux des professeurs des

écoles titulaires d'un Bac avec une formation de deux ans à l'école normale comme c'était le cas auparavant ou des titulaires d'un Master deux travaillant en binôme et en alternance durant une année. Sans compter le contenu de la formation. De nombreux enseignants lisent, sont calés dans certaines disciplines. A aucun moment Mme Lefebvre aborde la composition sociologique des nouveaux enseignants. A quel milieu appartiennent-ils ? Qu'ont-ils vécu ? Seront-ils proches d'enfants de milieux défavorisés ? Pourront-ils les comprendre, asseoir leur autorité car oui, la liberté, c'est la perte progressive d'autorité.

Ne pas tenir compte des problématiques précitées, c'est passer à côté de solutions à proposer.

Mais il me semble que Madame Lefebvre oublie complètement l'école primaire et ses enseignants. Cet oubli transpire finalement le mépris. Pourtant l'école primaire est à la base des fondamentaux. Ne pas donner les moyens aux premiers échelons de l'enseignement c'est obérer les chances de réussite ultérieures. Ne pas piper un mot à ce sujet en dit long sur la mentalité des pseudo-élitistes.

Là où je pourrais être d'accord avec Me Lefebvre, c'est quand elle dit : « combien d'enseignants encouragent leur progéniture à reprendre le flambeau ? » On était souvent dans le milieu enseignant par filiation. C'était vrai auparavant mais si on n'aborde pas le problème de la rémunération, de l'aura de la profession, des conditions de travail... On passe à côté du pourquoi ce désintérêt actuel. Mme Lefebvre sait-elle par exemple que les écoles n'ont aucun budget propre. Que pour fonctionner à minima, elles doivent organiser des vide-greniers, fêtes, ventes diverses... que les budgets des communes alloués aux enseignants pour les fournitures varient de 1 à 10. Que les directeurs d'école sont sans secrétariat dans l'ensemble pour faire fonctionner des écoles parfois avec des effectifs supérieurs à ceux des collèges qui bénéficient statutairement de surveillants, CPE, Principal, principal adjoint, économiste... Que les enseignants d'élémentaire ne peuvent changer de séries de livres faute de moyens financiers, que la photocopie noir et blanc a remplacé le stencil...

Voilà des situations d'iniquité qu'il conviendrait de supprimer pour améliorer le fonctionnement de l'école et ses résultats.

Parler d'éducation c'est faire référence aux compétences cognitives, éthiques, physiques et affectives qui permettent à l'individu d'interagir avec son environnement naturel et social. Les problèmes majeurs de l'Education Nationale demeurent l'échec scolaire et l'inégalité croissante entre ceux issus des milieux favorisés et les autres. Les critiques de la « pourcentomanie » et des usines à cases de nos élites dirigeantes, d'une bureaucratie chronophage et stupide, de « la classe auditorium » avec cet auditoire qui s'ennuie et décroche rapidement, se révèlent

indispensables mais insuffisantes si l'on ne prend pas en compte l'influence des milieux et le rôle de l'école dans notre société moderne.

La connaissance, sans esprit critique, sans empathie, ne vaut pas grand-chose. A vrai dire, éduquer et instruire les enfants sans entrevoir les finalités de l'éducation et de l'instruction, c'est passer à côté de l'essentiel et rester percher sur son estrade en attendant Godot. Jean Le Gal, ancien instituteur Freinet puis maître de conférences en sciences de l'éducation à l'IUFM de Nantes nous met sur la voie en nous donnant son idée de l'homme et de la société : « Un Homme autonome, libre et responsable, apte à prendre sa vie en main, mais aussi à coopérer avec les autres, à les accepter dans leur différence et à lutter pour une autre société ; une société dont la liberté, la justice sociale, la fraternité et le travail désaliéné seront les fondements. »

Voilà une conception émancipatrice humaniste, loin d'un souverainisme éducatif ripoliné par les réactionnaires de tous poils.

Patrice Rannou – Groupe libertaire Jules Durand (Le Havre)

PS : Macron et Blanquer continuent le travail de sape initié par leurs prédécesseurs contre l'école publique. Leur bienveillance assumée vis-à-vis de l'école privée y compris hors contrat se traduit aussi par une augmentation des petits cours privés. Déjà l'obligation de la scolarité dès trois ans en maternelle a donné une bouffée d'oxygène aux écoles privées ce qui occasionne un financement moindre des écoles publiques selon le principe des vases communicants. La privatisation rampante et continue de l'Education Nationale suit toujours le même schéma: financements publics altérés, dysfonctionnements des écoles, craintes des parents, solutions privées... Le dernier avatar de la marchandisation de l'école, c'est l'octroi, par l'Education Nationale cet été, à Auchan, en partenariat avec Hatier, du label « vacances apprenantes ». On a échappé à Amazon, Mac Do, Coca cola... mais pour combien de temps.



l'entraide, facteur d'évolution éclairé

Parfois – pas très souvent – un argument particulièrement convaincant contre le bon sens politique dominant présente un tel choc pour le système qu'il devient nécessaire de créer tout un corps de théorie pour le réfuter. De telles interventions sont elles-mêmes des événements, au sens philosophique; c'est-à-dire qu'ils révèlent des aspects de la réalité qui étaient en grande partie invisibles mais, une fois révélés, semblent tellement évidents qu'ils ne peuvent jamais être invisibles. Une grande partie du travail de la droite intellectuelle consiste à identifier et à éviter ces défis.

Offrons trois exemples.

Dans les années 1680, un homme d'État huron-wendat du nom de Kondiaronk, qui était allé en Europe et qui connaissait intimement la société coloniale française et anglaise, s'engagea dans une série de débats avec le gouverneur français de Québec et l'un de ses principaux collaborateurs, un certain Lahontan. Il y présenta l'argument selon lequel le droit punitif et tout l'appareillage de l'État n'existent pas à cause d'un défaut fondamental de la nature humaine mais en raison de l'existence d'un autre ensemble d'institutions – la propriété privée, l'argent – qui, de par leur nature même, poussent les gens à agir de manière à rendre nécessaires des mesures coercitives. L'égalité, a-t-il soutenu, est donc la condition de toute liberté significative. Ces débats ont ensuite été transformés en un livre de Lahontan, qui, dans les premières décennies du XVIII^e siècle, a connu un franc succès. C'est devenu une pièce de théâtre qui a duré vingt ans à Paris, et apparemment chaque penseur des Lumières a écrit une imitation. Finalement, ces arguments – et la critique plus large des parasites de la société française – devinrent si puissants que les défenseurs de l'ordre social existant comme Turgot et Adam Smith durent effectivement inventer la notion d'évolution sociale comme riposte directe. Ceux qui ont proposé pour la première fois l'argument selon lequel les sociétés humaines pouvaient être organisées selon des stades de développement, chacun avec leurs propres technologies et formes d'organisation caractéristiques, ont été assez explicites sur le fait que c'était de cela qu'il s'agissait. «Tout le monde aime la liberté et l'égalité», a noté Turgot; la question est de savoir dans quelle mesure l'un ou l'autre sont compatibles avec une société commerciale avancée basée sur une division sophistiquée du travail. Les théories de l'évolution sociale qui en résultent ont dominé le dix-neuvième siècle et sont toujours très présentes.

À la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e, la critique anarchiste de l'État libéral – selon laquelle l'État de droit était en fin de compte fondé sur une violence arbitraire, et finalement, simplement sur une version sécularisée d'un

Dieu tout-puissant qui pouvait créer la moralité parce qu'elle se tenait à l'extérieur cela – a été pris si au sérieux par les défenseurs de l'État que les théoriciens du droit de droite comme Karl Schmitt ont finalement proposé l'armature intellectuelle du fascisme. Schmitt termine son ouvrage le plus célèbre, *Théologie politique*, par une diatribe contre Bakounine, dont le rejet du «décision-isme» – l'autorité arbitraire de créer un ordre juridique, mais donc aussi de le mettre de côté – était finalement, affirmait-il, tout aussi arbitraire que l'autorité que Bakounine prétendait combattre. La conception même de Schmitt de la théologie politique, était fondamentale pour presque toute la pensée de la droite contemporaine.

Le défi posé par l'entraide de Kropotkine, un facteur d'évolution, est sans doute plus profond encore, car il ne s'agit pas seulement de la nature du gouvernement, mais de la nature de la nature – c'est-à-dire de la réalité – elle-même.

Les théories de l'évolution sociale, ce que Turgot a baptisé pour la première fois le «progrès», auraient pu commencer comme un moyen de désamorcer le défi de la critique intrinsèque, mais elles ont rapidement commencé à prendre une forme plus virulente, comme les libéraux purs et durs comme Herbert Spencer ont commencé à représenter l'évolution sociale non seulement comme une question de complexité croissante, de différenciation et d'intégration, mais comme une sorte de lutte hobbesienne pour la survie. L'expression «survie du plus apte» a en fait été inventée en 1852 par Spencer, pour décrire l'histoire humaine – et finalement, on suppose, pour justifier le génocide et le colonialisme européens. Il ne fut repris par Darwin qu'une dizaine d'années plus tard, lorsque, dans *L'Origine des espèces*, il l'utilisa pour décrire les formes de sélection naturelle qu'il avait identifiées lors de sa célèbre expédition aux îles Galapagos. À l'époque Kropotkine écrivait, dans les années 1880 et 90, que les idées de Darwin avaient été reprises par les libéraux du marché, le plus notoirement son «bulldog» Thomas Huxley, et le naturaliste anglais Alfred Russel Wallace, pour proposer ce que l'on appelle souvent une «vision gladiatoriale» de l'histoire naturelle. Les espèces se battent comme des boxeurs dans un ring ou des négociants en obligations sur un marché; le plus fort l'emporte.

La réponse de Kropotkine – selon laquelle la coopération est un facteur de sélection naturelle tout aussi décisif que la concurrence – n'était pas entièrement originale.

Il n'a jamais prétendu que c'était le cas. En fait, il ne s'appuyait pas seulement sur les meilleures connaissances biologiques, anthropologiques, archéologiques et historiques disponibles à son époque, y compris ses propres

explorations de la Sibérie, mais aussi sur une école russe alternative de théorie de l'évolution qui soutenait que l'école hypercompétitive anglaise était basée, comme il le disait, sur «un tissu d'absurdités»: des hommes comme «Kessler, Severtsov, Menzbir, Brandt – quatre grands zoologistes russes, et un 5^e moindre, Poliakov, et enfin moi, un simple voyageur.

Pourtant, nous devons donner du crédit à Kropotkine. Il était bien plus qu'un simple voyageur. De tels hommes avaient été ignorés avec succès par les Darwiniens anglais, à l'apogée de l'empire – et, en fait, par presque tous les autres. Le tir de Kropotkine à travers les arcs ne l'était pas. En partie, c'était sans aucun doute parce qu'il présentait ses découvertes scientifiques dans un contexte politique plus large, sous une forme qui rendait impossible de nier à quel point la version régnante de la science darwinienne n'était pas en elle-même un reflet inconscient d'une position pour acquise :

(Comme Marx l'a si bien dit, «L'anatomie de l'homme est la clé de l'anatomie du singe.») C'était une tentative de catapulte les vues des classes commerciales dans l'universalité. Le darwinisme à cette époque était encore une intervention politique consciente et militante pour remodeler le sens commun; une insurrection centriste, pourrait-on dire, ou peut-être mieux, une insurrection centriste potentielle, car elle visait à créer un nouveau centre. Ce n'était pas encore du bon sens; c'était une tentative de créer un nouveau sens commun universel. Si ce n'était finalement pas complètement réussi, c'était dans une certaine mesure à cause de la puissance même du contre-argument de Kropotkine.

Il n'est pas difficile de voir ce qui rendait ces intellectuels libéraux si inquiets. Prenons le fameux passage de Mutual Aid, qui mérite vraiment d'être cité en entier: Ce n'est pas l'amour, ni même la sympathie (entendue au sens propre) qui induit un troupeau de ruminants ou de chevaux à former un anneau pour résister une attaque de loups; pas l'amour qui pousse les loups à former une meute pour la chasse; pas l'amour qui pousse les chatons ou les agneaux à jouer, ou une douzaine d'espèces de jeunes oiseaux à passer leurs journées ensemble à l'automne; et ce n'est ni l'amour ni la sympathie personnelle qui font que plusieurs milliers de daims éparpillés sur un territoire aussi grand que la France se forment en une vingtaine de troupeaux séparés, tous marchant vers un endroit donné, pour y traverser une rivière. C'est un sentiment infiniment plus large que l'amour ou la sympathie personnelle – un instinct qui s'est lentement développé parmi les animaux et les hommes au cours d'une évolution extrêmement longue, et qui a enseigné aux animaux et aux hommes la force qu'ils peuvent emprunter à la pratique de l'aide et le soutien, et les joies qu'ils peuvent trouver dans la vie sociale ... Ce n'est ni l'amour ni même la sympathie sur lesquels la société est basée dans l'humanité. C'est la

conscience – ne serait-ce qu'au stade d'un instinct – de la solidarité humaine. C'est la reconnaissance inconsciente de la force qui est empruntée par chaque homme à la pratique de l'entraide; de la dépendance étroite du bonheur de chacun au bonheur de tous; et du sens de la justice, ou de l'équité, qui amène l'individu à considérer les droits de tout autre individu comme égaux aux siens.

Il suffit de considérer la virulence de la réaction. Au moins deux domaines d'étude (certes, qui se chevauchent), la sociobiologie et la psychologie évolutionniste, ont depuis été créés spécifiquement pour réconcilier les points de Kropotkine sur la coopération entre les animaux en supposant que nous sommes tous finalement motivés par, comme Dawkins devait finalement le dire, nos «gènes égoïstes». Lorsque le biologiste britannique JBS Haldane aurait déclaré qu'il serait prêt à donner sa vie pour sauver «deux frères, quatre demi-frères ou huit cousins germains», il était simplement en train d'imiter le genre de calcul «scientifique» qui a été introduit partout dans le monde répond Kropotkine, de la même manière que le progrès a été inventé pour vérifier Kondiaronk, ou la doctrine de l'état d'exception, pour vérifier Bakounine. L'expression «gène égoïste» n'a pas été choisie par hasard.

Les efforts du droit intellectuel pour relever l'énormité du défi présenté par la théorie de Kropotkine sont compréhensibles. Comme nous l'avons déjà souligné, c'est précisément ce qu'ils sont censés faire. C'est pourquoi ils sont appelés «réactionnaires». Ils ne croient pas vraiment à la créativité politique en tant que valeur en soi – en fait, ils la trouvent profondément dangereuse. En conséquence, les intellectuels de droite sont principalement là pour réagir aux idées avancées par la gauche. Mais qu'en est-il de la gauche intellectuelle?

C'est là que les choses deviennent un peu déroutantes. Alors que les intellectuels de droite cherchaient à neutraliser le holisme évolutionniste de Kropotkine en développant des systèmes intellectuels entiers, la gauche marxiste prétendait que son intervention n'avait jamais eu lieu. On pourrait même risquer de dire que la réponse marxiste à l'insistance de Kropotkine sur le fédéralisme coopératif était de développer davantage les aspects de la propre théorie de Marx qui poussaient le plus fortement dans l'autre direction: c'est-à-dire ses aspects les plus productivistes et progressistes. Les riches informations de «L'entraide» ont été au mieux ignorées et, au pire, balayées par un rire condescendant. Il y a eu une telle tendance persistante dans la recherche marxiste, et par extension, dans la recherche de gauche en général, à ridiculiser le «socialisme de sauvetage» et l'«utopisme naïf» de Kropotkine...

Il y a deux explications possibles à ce licenciement idéologique/stratégique.

L'un est le sectarisme pur. Comme déjà noté, l'interven-

tion intellectuelle de Kropotkine faisait partie d'un projet politique plus large. La fin du XIXe siècle et le début du XXe ont vu les fondements de l'État-providence, dont les principales institutions ont été, en effet, largement créées par des groupes d'entraide, totalement indépendants de l'État, puis progressivement cooptées par les États et les partis politiques. La plupart des intellectuels de droite et de gauche étaient parfaitement alignés sur celui-ci: Bismarck a pleinement admis qu'il avait créé les institutions allemandes de protection sociale comme un «pot-de-vin» à la classe ouvrière afin qu'elle ne devienne pas socialiste; Les socialistes ont insisté pour que tout, de l'assurance sociale aux bibliothèques publiques, soit géré non pas par le quartier et les groupes syndicaux qui les avaient réellement créés, mais par des partis d'avant-garde d'en haut. Dans ce contexte, tous deux considéraient que les propositions socialistes éthiques de Kropotkine étaient de la folie comme un impératif primordial. Il convient également de rappeler que – en partie pour cette raison même – dans la période entre 1900 et 1917, les idées anarchistes et libertaires étaient beaucoup plus populaires parmi la classe ouvrière elle-même que le marxisme de Lénine et de Kautsky. Il a fallu la victoire de la branche de Lénine du parti bolchevique en Russie (à l'époque, considéré comme l'aile droite des bolcheviks), et la suppression des Soviets, de Proletkult et d'autres initiatives ascendantes en Union soviétique elle-même, pour enfin mettre fin à ces débats.

Il y a cependant une autre explication possible, qui a plus à voir avec ce que l'on pourrait appeler la «positionnalité» à la fois du marxisme traditionnel et de la théorie sociale contemporaine. Quel est le rôle d'un intellectuel radical? La plupart des intellectuels prétendent encore être des radicaux d'une sorte ou d'une autre. En théorie, ils sont tous d'accord avec Marx pour dire qu'il ne suffit pas de comprendre le monde; le but est de le changer. Mais qu'est-ce que cela signifie réellement dans la pratique?

Dans un paragraphe important de l'entraide, Kropotkine propose une suggestion: le rôle d'un érudit radical est de «restaurer la vraie proportion entre conflit et union». Cela peut sembler obscur, mais il clarifie. Les savants radicaux sont «tenus d'entrer dans une analyse minutieuse des milliers de faits et de faibles indications accidentellement conservés dans les reliques du passé; les interpréter à l'aide de l'ethnologie contemporaine; et après avoir tant entendu parler de ce qui divisait les hommes, reconstruire pierre par pierre les institutions qui les unissaient.

L'un des auteurs se souvient encore de son excitation juvénile après avoir lu ces lignes. Quelle différence avec la formation sans vie reçue dans l'académie centrée sur la nation! Cette recommandation doit être lue avec celle de Karl Marx, dont l'énergie est allée à la compréhension de l'organisation et du développement de la production marchande capitaliste. Dans le Capital, la seule véritable attention accordée à la coopération est un examen des

activités coopératives en tant que formes et conséquences de la production industrielle, où les travailleurs «forment simplement un mode particulier d'existence du capital». Il semblerait que ces deux projets se complètent très bien. Kropotkine avait pour objectif de comprendre précisément ce qu'un travailleur aliéné avait perdu. Mais intégrer les deux signifierait comprendre comment même le capitalisme est finalement fondé sur le communisme («entraide»), même si c'est un communisme, il ne le reconnaît pas; comment le communisme n'est pas un idéal abstrait, lointain, impossible à maintenir, mais une réalité pratique vécue dans laquelle nous nous engageons tous quotidiennement, à des degrés différents, et que même les usines ne pourraient pas fonctionner sans lui – même si une grande partie opère en cachette, entre les fissures, ou les décalages, ou de manière informelle, ou dans ce qui n'est pas dit, ou de manière entièrement subversive. Il est devenu à la mode ces derniers temps de dire que le capitalisme est entré dans une nouvelle phase dans laquelle il est devenu parasite des formes de coopération créative, en grande partie sur Internet ou de manière informelle, ou dans ce qui n'est pas dit, ou de manière entièrement subversive.

Ça n'a pas de sens. Cela a toujours été le cas.

C'est un projet intellectuel digne. Pour une raison quelconque, presque personne n'est intéressé à le réaliser. Au lieu d'examiner comment les relations de hiérarchie et d'exploitation sont reproduites, refusées et enchevêtrées avec des relations d'entraide, comment les relations de soins deviennent continues avec les relations de violence, mais maintiennent néanmoins ensemble les systèmes de violence pour qu'ils ne se désagrègent pas entièrement, le marxisme traditionnel et la théorie sociale contemporaine ont obstinément rejeté à peu près tout ce qui suggère la générosité, la coopération ou l'altruisme comme une sorte d'illusion bourgeoise. Le conflit et le calcul égoïste se sont avérés plus intéressants que «l'union». (De même, il est assez courant pour les gauchistes universitaires d'écrire sur Carl Schmidt ou Turgot, alors qu'il est presque impossible de trouver ceux qui écrivent sur Bakounine et Kondiaronk. Comme Marx se plaignait lui-même, dans le mode de production capitaliste, exister, c'est accumuler au cours des dernières décennies, nous n'avons entendu que des exhortations implacables sur les stratégies cyniques utilisées pour accroître notre capital (social, culturel ou matériel) respectif. Ceux-ci sont présentés comme des critiques. Mais si tout ce dont vous êtes prêt à parler est celui contre lequel vous prétendez vous opposer, si tout ce que vous pouvez imaginer est ce à quoi vous prétendez vous opposer, alors dans quel sens vous opposez-vous réellement? Parfois, il semble que la gauche académique ait fini par interioriser et reproduire progressivement tous les aspects les plus pénibles de l'économisme néolibéral auquel elle prétend s'opposer, au point où, en lisant beaucoup de ces analyses (nous allons être gentils et ne mentionner aucun nom), on se retrouve à demander ce qui les

différencie vraiment.

Certes, ce type d'intériorisation de l'ennemi a atteint son apogée dans les années 80 et 90, lorsque la gauche mondiale était en plein retrait. Les choses ont évolué. Kropotkine est-il à nouveau pertinent? Eh bien, évidemment, Kropotkine a toujours été pertinent, mais ce livre est publié dans la conviction qu'il y a une nouvelle génération radicalisée, dont beaucoup n'ont jamais été directement exposées à ces idées, mais qui montrent tous les signes de pouvoir faire une évaluation plus claire de la situation mondiale que leurs parents et grands-parents, ne serait-ce que parce qu'ils savent que s'ils ne le font pas, le monde qui leur est réservé deviendra bientôt un véritable enfer.

Cela commence déjà à se produire. La pertinence politique des idées adoptées pour la première fois dans l'aide mutuelle est redécouverte par les nouvelles générations de mouvements sociaux à travers la planète. La révolution sociale en cours dans la Fédération démocratique du nord-est de la Syrie (Rojava) a été profondément influencée par les écrits de Kropotkine sur l'écologie sociale et le fédéralisme coopératif, en partie via les travaux de Murray Bookchin, en partie en remontant à la source, en grande partie aussi par s'inspirant de leurs propres traditions kurdes et de leur expérience révolutionnaire.

Les révolutionnaires kurdes ont pris la tâche de construire une nouvelle science sociale antagoniste aux structures de savoir de la modernité capitaliste. Les acteurs des projets collectifs de sociologie de la liberté ont en effet commencé à «reconstruire pierre par pierre les institutions qui unissaient autrefois» les peuples et les luttes. Dans le Nord global, partout des divers mouvements d'occupation aux projets de solidarité confrontés à la pandémie de Covid-19, l'entraide est devenue une expression clé utilisée par les militants et les journalistes traditionnels. À l'heure actuelle, l'entraide est invoquée dans les mobilisations de solidarité des migrants en Grèce et dans l'organisation de la société zapatiste au Chiapas. On dit que même les chercheurs l'utilisent occasionnellement.

Lorsque « L'Entraide » a été lancée pour la première fois en 1902, il y avait peu de scientifiques assez courageux pour contester l'idée que le capitalisme et le nationalisme étaient enracinés dans la nature humaine, ou que l'autorité des États était finalement inviolable. La plupart de ceux qui l'ont fait étaient, en effet, considérés comme des cinglés ou, s'ils étaient trop manifestement importants pour être rejetés de cette manière, comme Albert Einstein, comme des «excentriques» dont les opinions politiques avaient à peu près autant d'importance que leurs coiffures inhabituelles. Le reste du monde évolue cependant. Les scientifiques – même, peut-être, les spécialistes des sciences sociales – finiront-ils par suivre?

Nous écrivons cette introduction pendant une vague de

révolte populaire mondiale contre le racisme et la violence de l'État, alors que les autorités publiques crachent du venin contre les «anarchistes» à peu près comme elles le faisaient à l'époque de Kropotkine. Il semble particulièrement opportun de lever un verre à ce vieux «méprisant du droit et de la propriété privée» qui a changé le visage de la science d'une manière qui continue de nous affecter aujourd'hui. La bourse de Pierre Kropotkine était prudente et colorée, perspicace et révolutionnaire. Il a également vieilli exceptionnellement bien. Le rejet par Kropotkine à la fois du capitalisme et du socialisme bureaucratique, ses prédictions sur la direction de ce dernier, ont été maintes et maintes fois vus. En repensant à la plupart des arguments qui faisaient rage à son époque, il n'y a vraiment aucune question de savoir qui avait vraiment raison.

De toute évidence, il y a encore ceux qui ne sont pas du tout d'accord sur ce point. Certains s'accrochent au rêve d'embarquer sur des navires depuis longtemps dépassé. D'autres sont bien payés pour penser les choses qu'ils font. Quant aux auteurs de cette modeste introduction, plusieurs décennies après la première rencontre avec ce délicieux livre, nous nous trouvons – une fois de plus – surpris par à quel point nous sommes d'accord avec son argument central. La seule alternative viable à la barbarie capitaliste est le socialisme apatride, un produit, comme le grand géographe n'a cessé de nous le rappeler, «de tendances qui se manifestent maintenant dans la société» et qui étaient «toujours, dans un certain sens, imminentes dans le présent. »

Pour créer un nouveau monde, nous ne pouvons que commencer par redécouvrir ce qui est et ce qui a toujours été sous nos yeux.

Andrej Grubacic et David Graeber





Syndicalisme et anarchisme



Selon les données de l'ONU (2019), on peut estimer qu'il y a actuellement environ 7,7 milliards de personnes dans le monde. Et dans ce monde, c'est là que l'anarchisme opère, c'est notre réalité : théorie et pratique de l'anarchisme, idées et action. Les idées d'abord, l'idéologie anarchiste. Sans Idées, sans Idéologie qui configure une vision des personnes, des sociétés, de la nature et de l'Univers dans son ensemble, il n'est pas possible d'agir dans cette société, encore moins d'essayer de créer une alternative ou de se transporter vers n'importe quelle destination.

C'est précisément cette vision des choses que nous allons configurer comme vision du monde qui détermine ce que nous appelons les idéologies. Ces idéologies sont celles qui ont donné naissance à des formations politiques, religieuses, économiques, sociales, syndicales, militaires, culturelles et éthiques et aux différentes formes d'organisation dans leurs domaines respectifs. Et bien sûr, chacun avec ses différentes manières d'analyser, d'interpréter, d'expliquer et de résoudre les problèmes de l'humanité dans son ensemble.

L'anarchisme est avant tout une idée. Et cela devient un mouvement social organisé avec une idéologie des choses et des êtres humains

Anarchistes, nous analyserons la situation actuelle avec la science et la raison, avec le prisme placé sur l'Idée de liberté et la réelle égalité des êtres humains et de la société. Avec la science, l'éthique (morale anarchiste) et l'anarchie: la science et la raison comme méthode de connaissance; l'éthique comme moyen de comportement, d'entraide et de facteur positif d'évolution; et, l'anarchie, en tant qu'organisation économique et sociale (communisme libertaire et économie anarchiste).

L'anarchisme est avant tout une idée. Une idée qui surgit individuellement contre un état de choses qui entre en conflit avec les aspirations et les besoins individuels et sociaux. Plus tard, les Idées individuelles deviennent collectives et sociales, elles gagnent en force et s'organisent, elles ressentent le besoin de transformation sociale. L'anarchisme devient un mouvement social organisé avec une idéologie des choses et des êtres humains: le désir et la volonté de transformation sociale font de l'anarchisme une idéologie dans toute son ampleur. Avec ses propres idées sur tous les domaines de la vie individuelle et collective, sur la nature et l'univers. L'anarchisme, en plus d'une Idée, devient une action individuelle et sociale organisée. Nous avons déjà la théorie et la pratique de l'anarchisme.

Pour l'anarchisme, l'origine de tous les problèmes sociaux

et injustices réside dans le pouvoir, dans l'autorité, dans la violence, dans la religion, dans le gouvernement des êtres humains. Les classes sociales, l'exploitation économique, la propriété privée des moyens de production, les injustices sociales et économiques, l'ignorance et le manque de culture sont le produit du pouvoir et de l'autorité. Le pouvoir, l'autorité et la violence sont antérieurs au capitalisme et à la propriété des moyens de production.

La grande aspiration de l'anarchisme est la liberté et l'égalité réelle de l'individu et de la société, sous tous ses aspects. Avec ces deux principes, l'anarchisme construit son projet social organisationnel et la manière de le réaliser.

C'est la simple analyse de l'anarchisme: liberté et égalité réelle pour tous et dans tous les domaines de la vie individuelle et collective. Ce qui entraîne la justice économique et sociale, la disparition de la propriété privée dans les moyens de production, l'élimination des classes sociales. Et, la mise en œuvre de la vraie liberté, en tant que capacité de décision d'un être humain dans tous les aspects de sa vie; la réalisation de la souveraineté individuelle, en tant que capacité de la personne à penser, décider et agir pour elle-même; et l'indépendance économique, comme possibilité de satisfaire les besoins matériels sans agir contrairement à notre éthique.

Le projet politique, économique, social, culturel et éthique de l'anarchisme est le communisme libertaire, très bien défini par la CNT dans son quatrième congrès de Saragosse le 1er mai 1936, basé sur le travail d'Isaac Puente « El Comunismo Libertario » en 1935, et qui a servi de base au grand travail constructif de la Révolution sociale des collectifs libertaires en Espagne: une organisation sociale sans État, sans pouvoir, sans autorité, sans gouvernement, sans armée, sans capitalisme, sans propriété privée des médias, des moyens de production, sans classes sociales, sans religion, sans églises, sans bureaucraties, avec une organisation autogérée dans tous les domaines de la vie, et une réelle liberté économique et sociale et l'égalité basée sur l'équité: l'économie anarchiste.

Le projet politique, économique et social de l'anarchisme est le suivant: il s'agit d'organiser, non de gouverner ; le fédéralisme et la société contre l'État. Il s'agit de gérer, non d'exploiter: l'économie contre le capitalisme. Il s'agit de savoir, non de tromper ; Science et raison contre religion et autres dogmes.

L'économie anarchiste est la seule doctrine économique mise au service de l'ensemble de la société dans une véritable égalité économique et sociale, sans propriété capitaliste ou étatique, avec la propriété sociale des moyens

de production, avec une répartition juste et égale des richesses et des richesses, sans classes sociales, avec identité d'intérêts. La consommation conduit à la production où chacun contribue selon ses possibilités et reçoit selon ses besoins.

L'anarchisme centre son projet politique, économique, social, culturel et éthique sur la classe ouvrière, en tant que classe sociale dominée et exploitée par le capitalisme, l'État et la religion. Pour l'anarchisme, la classe ouvrière est celle qui a la capacité politique de transformer la société d'aujourd'hui, car c'est la classe sociale qui souffre des injustices du capitalisme et de l'État.

L'anarchisme réalise son projet politique, économique, social, culturel et éthique à travers la cohérence des moyens et des fins. Par une organisation anti-autoritaire, fédéraliste et autogérée, par le syndicat, par l'anarchosyndicalisme: union du syndicalisme ouvrier et des idées anarchistes. La capacité politique réside dans la classe ouvrière organisée dans le syndicat, et les idées de transformation résident dans l'anarchisme.

L'anarchosyndicalisme représente la fusion des meilleurs idéaux sociaux et éthiques: le monde du travail et

le monde de l'anarchie. L'union doit être utile et pratique, améliorer nos conditions de vie ici et maintenant dans tous les aspects: économique, matériel, social, intellectuel, culturel et éthique. Il représente la préfiguration de la société du futur, il jette les bases de l'organisation économique de l'économie anarchiste et du communisme libertaire. Elle met en pratique la cohérence des moyens et des fins, en décidant à l'Assemblée, au niveau fédéral, en agissant par action directe et en pratiquant la solidarité dans toute son extension Ici et maintenant.



Invariants libertaires...

Nous continuons notre engagement pacifiste sans tache, nous persistons dans notre refus de la plupart des institutions établies et nous réaffirmons notre profond mépris des marécages politiques. Notre idéal n'entend être asservi à aucune entreprise politicienne, à aucune stratégie politicarde car si le voile hideux du néofascisme se découvre jour après jour, il faut justement que les politiques rendent des comptes au peuple. Ce n'est pas à ceux qui triment dur à l'usine, dans les bureaux... à culpabiliser. L'extrême droite ne vient pas du néant, elle ressurgit à chaque crise aigüe du capitalisme aidée par toute une kyrielle de personnages autoritaires aux intérêts politiques et économiques inavoués.

De gauche, de droite, ils sont tous bien alignés, en files irréprouvables, non parallèles pour mieux se confondre au moment opportun dans une union sacrée de sinistre mémoire.

Et il nous plaît à nous autres, libertaires, de bousculer l'ordre établi, de rompre les rangs imposés et les idées reçues. Notre intelligence, cette sensibilité cristallisée, nous amène à profiter du soleil qu'il se lève ou qu'il se couche sur des horizons qui ne sont pas les nôtres, à profiter des gouttes de rosée le matin, à contempler la mer à l'assaut des rivages, à lever nos mirettes vers les étoiles qui scintillent, car il faut jouir de la vie tout de suite et

non pas dans une autre vie qui n'existe que dans les cerveaux de ceux qui cherchent à asservir le commun des mortels. Cette jouissance de la vie n'empêche nullement de se battre au quotidien pour faire changer les mentalités et infléchir les préjugés.

Pacifistes toujours car cet été meurtrier nous rappelle que la guerre est omniprésente et tue par milliers sous toutes les latitudes du globe : à Gaza, en Irak, en Ukraine, en Syrie, en Afrique... Souvent la religion se mêle aux intérêts géostratégiques et économiques, ce qui fait de notre combat contre le sabre et le goupillon un combat toujours d'actualité.

Toujours révolutionnaires, nous n'en demeurons pas moins au contact des réalités. Aussi, nous n'entendons pas être manœuvrés par des apôtres d'une hypothétique révolution marxiste où ces derniers ressemblent tellement à s'y méprendre à nos ennemis de classe d'aujourd'hui.

Certes nous allons crier encore dans le désert pendant de longues années mais nous ne serons pas attirés par les sirènes de militants professionnels qui secrètent leur propre raison d'être et s'imaginent porter la bonne parole sans se rendre compte qu'ils prêchent souvent à quelques convaincus de leur entourage tout en étant abscons pour la plupart des gens, ce qui amène ces militants parfois

bien intentionnés, mais l'enfer n'est-il pas pavé de bonnes intentions, à ne rien comprendre ni des autres ni d'eux-mêmes.

Nous continuerons donc d'agir dans notre milieu social pour l'aider à prendre conscience que d'autres mondes sont possibles, à commencer par un monde qui pourrait être régi par l'idéal libertaire.

Pour notre part, nous considérons que l'anarchisme doit s'enraciner dans les luttes sociales, principalement mais pas exclusivement, au travers de syndicats à « direction anarcho-syndicaliste ». La direction donnant des pistes et non des directives incantatoires.

Si nous ne rejetons pas l'anarchisme dit intellectuel et artistique ni les tentatives de vie libre ou communautaire, nous privilégions l'anarchisme tourné vers l'incontournable action sociale. Se cantonner à l'esthétisme ou l'isolement ne peut que rendre inerte et obsolète la pensée anarchiste.

De même, subordonner l'anarchisme à des actes violents, bien souvent l'apanage de gauchistes fascinés par les années de plomb, entraîne la stérilisation de notre idéal.

Nous pouvons revendiquer 134 ans de présence anarchiste au Havre, ce n'est donc pas d'hier que notre pensée existe. Nous reviendrons d'ailleurs sur cet enracinement.

Nous pouvons espérer aujourd'hui une résurgence des idées libertaires en tant que force politique. D'une part parce que les échecs du marxisme et notamment du bloc soviétique sont patents. Au-delà des dérives du communisme autoritaire sur le plan économique, ce sont les assassinats de masse qu'ont perpétré les staliniens du début

de la Révolution jusqu'aux purges de 1937-1938 et même bien après qui soulèvent l'indignation et la répugnance vis-à-vis d'une telle idéologie.

D'autre part, nous avons fait l'expérience de 14 ans de Mitterrandisme à compter du 10 mai 1981 et nous sommes à nouveau confrontés à la gauche caviar avec Hollande qui en bon valet du patronat réduit les travailleurs, ceux qui produisent réellement les richesses, à l'état de chômeurs et de variables d'ajustement aux profits capitalistes. Le monsieur austérité, sous fibre de la Troïka, prend « des décisions courageuses », c'est-à-dire que les salariés continuent à se serrer la ceinture et risquent, sans réaction de leur part, de se voir travailler jusqu'à 67 ans sous couvert de l'augmentation de l'espérance de vie.

L'Histoire peut donc invalider les choix du socialisme ou plutôt du social-libéralisme ainsi que la débâcle des régimes communistes qu'ils soient russes, chinois, castroïstes... On ne parlera pas de Pol Pot, ignoble personnage pour lequel des milliers de manifestants ont manifesté en France toute leur sympathie au nom de l'anti-impérialisme à une époque pas si lointaine.

L'anarchisme peut clairement redevenir crédible à condition de ne pas s'enfermer dans une tour d'ivoire et d'être en phase avec la défense des opprimés. Cette exigence d'être dans le collectif et les conflits se heurtera aux tenants du pouvoir qui n'hésiteront pas à jouer sur la peur du fascisme auprès de la population. A nous de donner des réponses cohérentes, appropriées et pratiques aux jeunes, aux salariés et aux chômeurs.

Groupe libertaire Jules Durand





La grève des ménagères havraises en 1911



Suite du Libertaire de Septembre 2020

Il est intéressant de présenter les statuts de ce nouveau Syndicat :

« Il est formé entre les ménagères du Havre et de la Région qui adhéreront aux présents statuts, une association ayant pour titre : Syndicat des Ménagères du Havre et de la Région et dont le siège social est fixé définitivement à la Bourse du Travail.

Article 1ER – Le Syndicat a pour but :

1) De sauvegarder les intérêts des ménagères par une opposition constante à toute augmentation exagérée du prix des denrées, vêtements, combustibles, etc.

2) De s'opposer à toute augmentation des loyers et d'en provoquer au contraire la diminution ;

3) D'exercer une surveillance sur les produits nécessaires à la vie afin de pouvoir faire réprimer la fraude et la falsification ;

4) De poursuivre, par tous les moyens, l'éducation de la femme jusqu'à sa complète émancipation.

Article 2 – Pour être admise au Syndicat, la postulante devra : 1° justifier de sa qualité de ménagère ; 2° n'exercer aucun commerce et n'être propriétaire d'aucun immeuble susceptible d'être sous-loué.

Article 3 – Seront rayées de droit des registres du Syndicat, les syndiquées en retard de trois paiements de cotisations. La même mesure sera prise contre celles ne remplissant plus les conditions stipulées à l'article 2 ou qui auront porté atteinte au bon fonctionnement du Syndicat ;

Article 4 – En plus de la cotisation prévue au paragraphe ci-dessous, un droit d'admission de 1 franc sera perçu lors de l'inscription. La cotisation mensuelle est fixée à 0 fr.25 par mois. Une cotisation supplémentaire et facultative de 0 fr.25 sera versée à une caisse de solidarité. La perception des cotisations a lieu le premier dimanche du mois, de 10 heures à midi, au siège social.

Article 5 – Le Syndicat est administré par un conseil composé de douze membres ; chaque canton élit deux membres ; il sera adjoint au conseil une secrétaire et une secrétaire-adjointe, une trésorière et une trésorière-adjointe pour le représenter partout où besoin sera. Le conseil est nommé pour un an par l'assemblée générale. Les membres sortants sont rééligibles. Le conseil est in-

vesti des pouvoirs les plus étendus.

Article 6 – Le Syndicat se réunit chaque mois en Assemblée générale pour y discuter l'ordre du jour établi préalablement par le conseil d'administration.

Article 7 – Dans le but de resserrer les liens avec les différentes catégories de travailleurs, le Syndicat des Ménagères adhère à l'Union des Syndicats.

Article 8- Les présents statuts sont toujours perfectibles et révisables.

Avec ces statuts, il est possible de noter la volonté du jeune syndicat d'aller au-delà de la simple lutte contre l'augmentation des denrées et notamment grâce à l'Article premier alinéa 4 qui stipule que l'éducation de la femme sera une des priorités de cette formation. Le syndicat des ménagères suit la ligne directrice de l'Union des Syndicats du Havre et de la Région et entend bien pousser plus loin ses revendications.

Une des premières actions du syndicat est d'acheter d'importants lots de pommes de terre vendus au prix de revient, c'est-à-dire un sou la livre, aux adhérentes qui s'approvisionnent à la Bourse du Travail¹.

Les ménagères havraises adoptent de même un chant propre, c'est à dire autre que l'Internationale du beurre à 15 sous² entonné depuis le mois d'août dans les régions industrielles du Nord. Ce chant, adapté sur l'air de l'Internationale, connu de tous et de toutes, est rédigé par R. Courtois. Il affirme l'identité du mouvement local.

Chant des ménagères

I
 Debout contre la tyrannie
 Du régime des affameurs
 Ménagères soyez unies
 Fermes les bras et haut les cœurs
 Dédaignant la foule aveu-
 lée
 Esclaves de funestes lois

¹ Le Progrès du 30 septembre au octobre 1911

² Demain au marché des grandes villes
 Toutes, femmes, nous nous réunirons
 Pour protester avec force
 Sur le prix du beurre en cette saison.
 Nous avons assez de souffrances
 Sans augmenter le beurre et le lait
 Car demain toutes les femmes de France
 Nous le ferons vendre au rabais.

Refrain :
 En avant camarades
 Les amis, tous debout.
 Sans peur, ni tapage,
 Nous voulons le beurre à 15 sous.

Marchez et honte à qui renie
Le drapeau flottant de vos droits

II

Songez, songez, les ménagères
Aux tortures de l'âpre faim
C'est le devoir, vous êtes mères
A vos enfants il faut du pain.
Sans pitié, grave, l'heure sonne,
Contre les exploiters maudits
Soyez férocs comme la lionne
Dont on attaque les petits.

Refrain

Dans la lutte finale,
Lancez-vous et demain,
L'aurore triomphale
Eclair'ra l'genre humain

III

Debout, la lutte est positive
Et l'humanité ne veut pas
Que la femme reste passive
Quand sonne le grand branle-bas,
Vous serez d'ardentes guerrières
Dont terribles seront les coups
Hardi, hardi, les ménagères
Contre les vautours et les loups !

IV

Tout augmente, la vie est chère
Quand s'emplissent des coffres-forts
Tandis que vous les ménagères
Vous vous tuez en vains efforts,
Mais demain, votre ciel si sombre
S'éclaircira car, par l'union,
Des gros qui spéculent dans l'ombre
Vous vaincrez la coalition !³ »

Ce chant, écrit par un homme solidaire, R. Courtois, illustre la ferveur d'une foule de femmes qui connaît la douleur de voir ses propres enfants souffrant de la faim. Il montre bien comment les ménagères sont au plus près des réalités sociales misérables réservées au peuple. Par ce chant les ménagères rêvent d'éradiquer la peur de la révolte et la résignation « de la foule avilie ». Comme la lionne qui défend ses petits, les femmes se battront jusqu'à la mort. Ainsi, l'Humanité a besoin des femmes pour lutter efficacement contre tous les oppresseurs. Les termes et expressions de ce chant sont délibérément violents et imagés comme pour heurter et motiver les plus rétives à la marche pour le progrès social.

Pour aider les ménagères dans leur quête des denrées à prix fixes et justes, l'Indépendante, dans son bulletin du mois de novembre leur rappelle combien elles ont inté-

3 Vérités du 16 septembre 1911

rêt à adhérer à cette coopérative alimentaire créée par l'Union des Syndicats. Certes éloignée du centre ville, J. Guillemard insiste sur le fait que la coopérative propose tout de même un rapport qualité-prix défiant toute concurrence et des services de première qualité (livraison à domicile, distribution de nourriture pour les ouvriers sociétaires malades et leur famille). L'appel est lancé : « Si véritablement, vous voulez un peu de mieux-être, si vous êtes prévoyantes, immédiatement venez avec nous et devenez de bonnes coopératrices⁴. » Très peu de ménagères adhèrent en vérité à l'Indépendante, c'est pourquoi cet appel est important. Effectivement, pour la majorité d'entre elles, elles ont leurs petites habitudes auprès des commerçants « du coin », elles les connaissent et sont reconnues par eux. Acheter ses provisions chez eux c'est l'occasion de « tailler la bavette », colporter les ragots du quartier, profiter des « petites ristournes » réservées aux clientes fidèles, rencontrer les amies et voisines... Tous ces processus de sociabilité propres aux ménagères desservent l'Indépendante, éloignée du centre ville et située au sein d'un petit bâtiment. D'autant plus que l'Indépendante ne bénéficie pas d'une bonne réputation pour l'année 1911. En effet, le pain, aliment de base pour la population ouvrière a la réputation d'être assez mauvais. Pourtant, les administrateurs affirment que les farines les plus nobles sont utilisées quant à la réalisation du pain de la coopérative. Après enquête, il est découvert que les pains de la coopérative étaient sabotés, ils contenaient en effet du savon ! Une nouvelle enquête est alors en cours au mois d'août afin de trouver le saboteur qui porte ainsi préjudice à l'Indépendante⁵.

Le 16 novembre 1911, Sébastien Faure vient faire une conférence à la Maison du Peuple contre la vie chère, contre les lois scélérates et contre la guerre⁶.

Cependant, cette effervescence à succès n'est pas sans faire réagir un certain nombre de personnalités conservatrices, nous l'avons évoqué précédemment comme notamment Urbain Falaize, rédacteur du Havre-Eclair. Suite aux événements du dimanche 10 septembre 1911, Urbain Falaize écrit en effet un article méprisant à l'égard des ménagères havraises et leurs actions qui pour lui sont inutiles et surtout sans fondements valables : « le gouvernement ne peut rien sur le prix du beurre et des œufs !⁷ ». Dans son article, intitulé « Lettre aux Amazones du Rond-Point », il ironise et tourne en dérision le combat des ménagères contre la vie chère à l'aide d'un vocabulaire acerbe et misogyne.

Les ménagères ne vont pas rester sans réponse. Face à ces attaques, elles rédigent à leur tour non pas une mais deux lettres publiées par Vérités.

4 Vérités du mois de novembre 1911

5 Le Progrès du 12 au 18 août 1911

6 Le Progrès du 11 au 17 novembre 1911

7 Le Havre Eclair du 11 septembre 1911

La première attaque d'Urbain Falaize porte sur l'alcoolisme des compagnons des ménagères : « Pendant que vous saccagiez le beurre de la mère Epinette ces messieurs vos hommes n'étaient point dans les cafés du cours à siroter des alcools dont le haut prix n'a cependant jamais déchainé vos colères d'épouses. (...) Vos maris sont bien libres, après tout de préférer le zinc du débitant aux guichets de la caisse d'épargne et c'est précisément parce que la goutte est trop chère que vous tenez à payer le beurre meilleur marché. (...) N'oubliez pas mesdames qu'il se boit annuellement au Havre plus de 15000 hectolitres c'est à dire 1 million 500000 litres d'alcool pur, ce qui représente plus de 3 millions de litres de « vinasse ». Comptez combien cela représente d'argent et quelle omelette on ferait pour la même somme, même si les œufs étaient à trente sous la douzaine !⁸ ». L'alcool est effectivement un fléau au sein de la classe ouvrière et notamment en Seine Inférieure.⁹ Auguste Philippe, lorsqu'il évoque les ravages de l'alcoolisme dans son rapport propre aux congrès ouvriers des Bourses du Travail et de la C.G.T., se déroulant à Rennes en 1898, écrit : « (...) (L'alcool) donne à l'estomac humain le carbone que ne lui apportent plus les aliments trop chers qui le pourraient fournir il rétablit, aux dépens de la santé générale de l'organisme, l'équilibre du budget des forces mis en déficit par l'effort produit dans l'œuvre de production. La viande et le vin sont chers, et vous savez, citoyens, avec quelle rareté, quelle difficulté ils apparaissent sur nos tables. L'alcool les remplace ou leur suffit pour nombre de travailleurs (...) »¹⁰ Cette réalité touche de très près les femmes ouvrières et Urbain Falaize le sait pertinemment. Pour les corporations du port par exemple, le salaire des ouvriers est distribué au cabaret, la tentation est alors grande pour ces hommes de peine. L'alcool distrait, l'alcool fait oublier « les malheurs de la vie » mais reste un véritable fléau pour la famille ouvrière et les femmes en sont les premières victimes. En effet, les maigres revenus ouvriers peuvent être très vite engloutis dans la boisson plongeant le foyer dans la misère et la famine. Aussi l'alcool peut engendrer absentéisme répété et/ou violences conjugales. C'est pourquoi, le jour de paie est jour d'angoisse pour les ménagères. Si certains ouvriers reversent entièrement leur paie à leur femme, d'autres se laissent tenter par l'alcool et ruine leur ménage. Les femmes n'hésitent pas à se rendre, les jours de paie, près des ateliers afin de récupérer le salaire de leur mari pour faire « bouillir la marmite » et régler

8 Le Havre Eclair du 11 septembre 1911

9 Les ravages de l'alcool en Seine-Inférieure ont été étudiés par NOURRISSON Didier in Alcoolisme et antialcoolisme en France sous la Troisième République : l'exemple de la Seine-Inférieure, Haut Comité d'étude et formation sur l'alcoolisme (Prix Robert Debré 1987), La documentation française, 1988, 2 tomes.

10 Les congrès de Rennes 1898, Gallica.fr

leurs dettes avant que tout soit dépensé en alcool¹¹. Certaines laissent une petite somme à leurs maris pour qu'ils puissent boire, d'autres n'ont pas cette opportunité et voit chaque semaine leur condition se détériorer. A Saint-Quentin, vers 1860, des hangars sont construits devant les cabarets pour les femmes d'ouvriers qui attendent leurs maris en pleurant¹². Dans leur première lettre intitulée « Réponse des Amazones à Sa Majesté très chrétienne Urbain 1er »¹³ les ménagères répliquent : « Nous sommes d'accord avec vous pour regretter que beaucoup de nos maris aiment peut être un peu trop le zinc des bistrotts ; mais que voulez-vous, soyez-leur quand même indulgent : ils n'ont pas les moyens de consommer, comme vous, du petit champagne pendant les repas. Et puis ce n'est pas un argument sérieux contre notre mouvement, car ils sont nombreux ceux qui ne vont pas sur le zinc et nous rapportent intégralement leur paie¹⁴. »

Urbain Falaize n'hésite pas non plus à employer le terme « inconséquence » pour parler de l'action des ménagères, qui prive, selon lui, les commerçants de leurs bénéfices. Grâce à l'ironie, il arrive même à placer le qualificatif de « voleuses » pour caractériser les ménagères qui achètent leurs marchandises uniquement aux prix fixés par le comité : « Des esprits arriérés, des « réactionnaires » -pour dire le mot- vous traiteraient de voleuses sous prétexte qu'on n'a pas le droit de « prendre » pour vingt sous une marchandise qui en a coûté trente à son détenteur ». Pour les ménagères, il n'est pas question de vol. Elles réclament le juste prix des denrées et l'imposent par nécessité, afin de pallier la crise de subsistance de leur ménage : « C'est bien souvent que, le soir, nous ne pouvons offrir à notre famille qu'un potage et un simple morceau de pain et de fromage. Il est certain que vous feriez la grimace si vous n'aviez qu'un pareil menu¹⁵. »



A Suivre...

11 PERROT Michelle, Les femmes ou les silences de l'Histoire, Saint-Amand-Montrond, Flammarion, 1998, p.158

12 SIMON Jules, L'Ouvrière, Paris, 1861 Cité dans PERROT Michelle, Les femmes ou les silences de l'Histoire, Saint-Amand-Montrond, Flammarion, 1998, p.158

13 Vérités du 11 septembre 1911

14 Vérités du lundi 11 septembre 1911

15 Vérités du lundi 11 septembre 1911

Le Libertaire

Internet : <http://le-libertaire.net/>

E-Mail : julesdurand.lehavre@gmail.com

Adresse postale: Groupe d'Etudes Sociales du Havre et environs- BP 411- 76057 Le Havre CEDEX

Directeur de la Publication : Olivier Lenourry

Numéro de commission paritaire en cours

A vos plumes

Le libertaire accueille amicalement l'apport artistique, les études sociales, culturelles et économiques des lecteurs et lectrices

Envoyez vos articles au Libertaire. par Mail julesdurand.lehavre@gmail.com